



Article scientifique

Article

1995

Published version

Open Access

This is the published version of the publication, made available in accordance with the publisher's policy.

Philostrate et les sophistes d'Alexandrie

Schubert, Paul

How to cite

SCHUBERT, Paul. Philostrate et les sophistes d'Alexandrie. In: Mnemosyne, 1995, vol. 48, p. 178–188.
doi: 10.1163/156852595x00121

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:80677>

Publication DOI: [10.1163/156852595x00121](https://doi.org/10.1163/156852595x00121)

PHILOSTRATE ET LES SOPHISTES D'ALEXANDRIE*

PAR

P. SCHUBERT

Sous le Haut Empire romain, nous pouvons constater la résurgence d'un ample mouvement sophistique; c'est ce que l'on appelle la 'seconde sophistique', expression créée par Flavius Philostrate (*Vit. Soph.* 481 Olearius). Certaines cités ont brillé par le rôle qu'elles ont joué dans ce courant: Smyrne, Ephèse, Athènes et Rome en particulier¹). Mais de nombreuses autres cités ont été associées de manière active au courant de la seconde sophistique. Or, dans son ouvrage consacré aux sophistes grecs sous l'Empire romain, G.W. Bowersock (*Greek Sophists*, 20-21) confronte le lecteur à un double mystère en Egypte romaine. D'une part, on lit que "for reasons that are obscure, a number of important sophists emerged from Naucratis". Un peu plus loin, il ajoute que "it is hard to believe that purely by accident can we single out so many distinguished sophists from that place in virtually the same generation." D'autre part, dit Bowersock, "one wonders why hardly anything is heard of sophists from Alexandria". Alexandrie et Naucratis étaient en effet solidement implantées dans le monde hellénisé, avec une longue tradition d'éducation grecque à laquelle les autres villes d'Egypte ne pouvaient pas prétendre dans la même mesure. Et de relever le nombre élevé de cités qui ont donné naissance à des sophistes. E.G. Turner a suivi Bowersock dans cette interprétation, trouvant une confirmation de cet état de fait dans le

* Madame Nathalie Duplain Michel a bien voulu relire une première version de cet article et me faire part de plusieurs suggestions fort utiles; qu'elle soit remerciée de sa collaboration.

1) Smyrne: Philostr. *Vit. Soph.* 516 et 613. Ephèse: cf. G.W. Bowersock, *Greek Sophists in the Roman Empire* (Oxford 1969), 17-18. Athènes et Rome: G. Anderson, *The Second Sophistic* (London 1993), 30, et I. Avotins, *The Holders of the Chairs of Rhetoric at Athens*, HSCPh 79 (1975), 313-324.

texte d'un document trop peu connu, le P.Oxy. XVIII 2190 (I^{er} siècle ap. J.-C.)²). Il s'agit d'une lettre d'un étudiant écrivant à son père que les sophistes sont rares dans la ville où il se trouve, très probablement Alexandrie (J. Rea, art. cit., 75). Ensuite, la question a été reprise brièvement par G. Anderson dans son étude récente sur la seconde sophistique (*The Second Sophistic*, 25). L'auteur constate que Philostrate nous livre des renseignements inégaux, insistant parfois sur tel sophiste, ou au contraire négligeant tel autre, souvent en vertu de critères que ne nous paraissent pas clairs. A propos d'Alexandrie, il relève, comme Bowersock, le silence de Philostrate, et y trouve aussi une confirmation dans le témoignage du P.Oxy. XVIII 2190. Il avait toutefois, dans un ouvrage précédent, jugé qu'il était difficile de croire qu'aucun Alexandrin ne pouvait se targuer du titre de sophiste³).

Si l'on confronte les points de vue de Bowersock d'une part, et de Turner et Anderson d'autre part, il se pose inévitablement la question du statut relatif d'Alexandrie et de Naucratis dans la période couverte par la seconde sophistique, c'est-à-dire principalement le Haut Empire. Il semble indéniable qu'Alexandrie a connu un déclin culturel à cette époque⁴). Mais qu'en est-il de son statut par rapport à Naucratis? Doit-on penser que le déclin relatif d'Alexandrie s'est fait au profit de Naucratis? Sinon, quel poids doit-on accorder à la coïncidence mise en évidence par Bowersock? Ni ce dernier ni Anderson ne prennent position par rapport à cette problématique: ils se bornent tous deux à constater ce que livrent les sources; mais la question n'en reste pas moins posée. Le lecteur peut en outre être tenté de prolonger ses conclusions au-delà de ce que les sources nous autorisent à faire. Ainsi, on peut lire que Naucratis "experienced a brief period of intellectual distinction under the Antonines, and produced noted scholars and scientists: Pollux,

2) E.G. Turner, *Oxyrhynchus and Rome*, HSCPh 79 (1975), 1-24, en particulier 4-9. Le texte original du P.Oxy. XVIII 2190 a été complètement révisé et retraduit par J. Rea, *A Student's Letter to his Father: P. Oxy. XVIII 2190 Revised*, ZPE 99 (1993), 75-88. C'est cette version qui sera utilisée dans le présent article.

3) G. Anderson, *Philostratus: Biography and Belles Lettres in the Third Century A.D.*, (London/Sydney/Dover N. H. 1986), 85.

4) Cf. E.G. Turner, art. cit., 4; P.M. Fraser, *Ptolemaic Alexandria*, I (Oxford 1972), 475.

Apollonius, Athenaeus, Ptolemy''⁵). On verra dans les lignes qui suivent que, de même que l'on ne sait pas avec certitude si Alexandrie a connu un déclin marqué à cette période, de même, rien ne nous permet d'affirmer que Naucratis s'est particulièrement distinguée pendant le II^{ème} siècle.

A part certains discours conservés, et quelques rares inscriptions, notre source principale concernant la seconde sophistique est l'ouvrage de Flavius Philostrate consacré aux *Vies des Sophistes*, en deux livres, rédigé au début du III^{ème} siècle de notre ère⁶). Les sources que Philostrate lui-même a employées pour rédiger les *Vies des Sophistes* ne nous sont que rarement connues. Dans la plupart des cas, il semble qu'il a fait appel à des sources orales⁷). En tout état de cause, lorsque les témoignages épigraphiques permettent de vérifier les dires de Philostrate, ce dernier est rarement pris en défaut⁸).

L'importance peut-être exagérée que l'on a accordée aux *Vies des Sophistes* ressort d'autant plus lorsque l'on considère le fait que nombre de sophistes ne nous sont connus que par ce traité. Les cinq sophistes originaires de Naucratis sont Apollonios, Pollux, Proclos, Ptolémée et Athénée⁹). Philostrate suit un ordre chronologique; on constate que les quatre Naucratices qu'il cite appartiennent tous au livre II, et qu'ils sont relativement rapprochés dans le traité. Athénée, trop tardif, n'est pas cité par Philostrate.

Des cinq sophistes naucratites, deux nous sont bien connus par les écrits qu'ils nous ont laissés: Pollux a rédigé un *Onomasticon*, et Athénée est l'auteur de l'immense ouvrage intitulé *Deipnosophistes*. Tous deux s'inscrivent dans une tradition d'érudition très poussée. Quant aux trois autres Naucratices, leurs noms ne nous seraient pas parvenus sans les *Vies des Sophistes* de Philostrate. Or, l'un de ces rescapés, Proclos, a été le maître de Philostrate lui-même (*Vit. Soph.*

5) D.A. Russell, *Greek Declamation* (Cambridge 1983), 75, n. 5. L'auteur cite explicitement G.W. Bowersock, *Greek Sophists*, 20, comme sa source.

6) Cf. G.W. Bowersock, *Greek Sophists*, 6-8; G. Anderson, *Philostratus*, 297-298.

7) Philostr. *Vit. Soph.* 537; cf. S. Swain, *The Reliability of Philostratus' Lives of the Sophists*, *Classical Antiquity* 10 (1991), 148 et 155.

8) Cf. S. Swain, op. cit., 158-159.

9) Pollux: Philostr. *Vit. Soph.* 592; Ptolémée: 595; Apollonios: 599; Proclos: 602.

602)! Si l'on considère la relation qui a dû s'établir entre Philostrate et son maître Proclos, il n'est pas difficile de comprendre pourquoi Philostrate parle tant des Naucratices: Proclos a sans doute parlé abondamment de ses compatriotes, et Philostrate a conservé ces souvenirs pour les utiliser ensuite dans son ouvrage.

Ces Naucratices ont-ils tous atteint des sommets dans leur art? Si l'attribution d'une chaire peut être considérée comme un critère pertinent, on peut en douter. Seul Pollux a obtenu la chaire impériale à Athènes, et Philostrate (*Vit. Soph.* 592) le définit comme un sophiste de qualité moyenne. A propos de Ptolémée, Philostrate (*Vit. Soph.* 595) nous apprend qu'il a obtenu un honneur rarement accordé; il fut entretenu dans le temple de Naucratis, qui jouait, semble-t-il, un rôle analogue à celui du Musée d'Alexandrie. Mais cet honneur, peut-être important sur le plan local, n'a certainement pas joui d'un grand prestige à l'extérieur, en tous cas pas comparable au musée d'Alexandrie. Apollonios rivalisa avec Héraclide de Lycie pour la chaire impériale d'Athènes, mais sans succès. Après nous avoir informé des mœurs dissipées du personnage, Philostrate pense tout de même devoir prendre sa défense en soulignant sa générosité. Le riche Proclos, l'un des maîtres de Philostrate, ouvrit une école de rhétorique à Athènes, après avoir quitté sa ville natale en proie à des dissensions politiques. Finalement, nous ne disposons pas de renseignements précis sur le destin d'Athénée. Dans l'ensemble, on voit nos sophistes naucratites fréquenter les hauts lieux de la rhétorique dans le monde romain, mais suivre une carrière sans grand éclat.

Philostrate pourrait donc avoir accordé une importance apparemment démesurée au sophistes de Naucratis à cause de son propre maître, par un comportement apparenté au chauvinisme. Ce comportement trouve un parallèle dans un autre passage des *Vies des Sophistes*. Philostrate (*Vit. Soph.* 605) consacre une rubrique à Damien d'Ephèse, avec un enthousiasme marqué. Par contraste, il refuse de parler de six autres sophistes éphésiens, non sans les nommer. Or, à la fin de la rubrique, nous apprenons que Damien a accordé à Philostrate une entrevue, suivie de deux autres. Philostrate semble avoir fait une exception à un certain dédain pour Ephèse après avoir rencontré Damien. Ce dédain s'explique par le fait qu'Ephèse était le bastion du style asianiste, appelé 'ionien' par

Philostrate, et auquel ce dernier n'adhérait pas (cf. *Vit. Soph.* 598). Damien a suivi simultanément les enseignements d'Aelius Aristide à Smyrne et d'Hadrien à Ephèse. La rivalité entre les deux cités ressort aussi dans un autre passage des *Vies des Sophistes*. Philostrate (*Vit. Soph.* 531), faisant allusion aux luttes que menaient les cités pour obtenir des subventions du souverain, dit que l'empereur Hadrien préférait Ephèse à Smyrne, mais que l'intervention du sophiste Polémon de Laodicée le fit changer d'avis. On a vu précédemment l'admiration que Philostrate éprouve envers Smyrne; il prend donc position dans la rivalité qui oppose les deux cités, et notamment en faisant si peu de cas des sophistes éphésiens, à l'exception de Damien.

Dans le cas de Soterios, l'un des sophistes mis en cause par Philostrate, les témoignages épigraphiques semblent infirmer la position de notre biographe. En effet, Soterios nous est connu par deux inscriptions érigées par les Ephésiens, l'une à Delphes, l'autre à Ephèse¹⁰). Ces inscriptions montrent clairement que les Ephésiens, eux, tenaient leur compatriote en grande estime.

Les jalons qui viennent d'être posés vont nous permettre de traiter la partie suivante de la problématique: pourquoi Philostrate ne mentionne-t-il pas de sophistes alexandrins? La réponse la plus simple serait de dire que la cité a traversé une période de déclin culturel sous le Haut Empire. Cependant, les sources documentaires nous attestent quand même la présence d'une activité culturelle, peut-être plus modeste qu'à la période hellénistique, mais soutenue sous le Haut Empire, et notamment en ce qui concerne la rhétorique¹¹). On peut citer, par exemple, le rhéteur Aelius Théon, dont les προγυμνάσματα nous sont en bonne partie parvenus¹²).

Au vu de l'activité sophistique à Alexandrie, il convient de proposer une autre interprétation de la situation, en nous appuyant sur le parallèle que nous fournit la rivalité entre Ephèse et Smyrne, rivalité dans laquelle Philostrate prend implicitement parti. Il se

10) Cf. R. Flacelière, *Fouilles de Delphes* III, fasc. IV (Paris 1954), 290-291, n° 265; *Die Inschriften von Ephesos*, ed. C. Börker/R. Merkelbach, V (Bonn 1980), 69-70, n° 1548, 1-5.

11) Cf. R.W. Smith, *The Art of Rhetoric in Alexandria: its Theory and Practice in the Ancient World* (The Hague 1974), 108-140.

12) Cf. *Rhetores Graeci*, ed. L. Spengel, II (Leipzig 1854), 59-130.

pourrait que Philostrate ait volontairement omis Alexandrie et ses habitants. Il serait plus que plausible que deux cités situées dans une aire géographique restreinte, telles qu'Alexandrie et Naucratis, aient entretenu une certaine rivalité. Dans l'ensemble des *Vies des Sophistes*, la seule mention indirecte d'Alexandrie est fort éloquente. Philostrate donne une définition du célèbre Musée d'Alexandrie: τὸ δὲ Μουσεῖον τράπεζα Αἰγυπτία ξυγκαλοῦσα τοὺς ἐν πάσῃ τῇ γῇ ἐλλογίμους (Philostr. *Vit. Soph.* 524). Philostrate ne mentionne même pas le fait que le Musée se trouve à Alexandrie, alors que, à strictement parler, Alexandrie ne fait pas partie de l'Egypte: on parle d'*Alexandria ad Aegyptum*. Or Philostrate situe le Musée plus généralement en Egypte. En revanche, comme on l'a vu précédemment, il fait grand cas du fait que le sophiste Ptolémée a été entretenu au temple de Naucratis; même si Philostrate ne le dit pas explicitement, il semble que, à ses yeux, cet honneur rivalise avec le statut de membre du Musée d'Alexandrie. Philostrate semble voir en Smyrne une antithèse d'Alexandrie. Polémon de Laodicée, nous dit le biographe, a donné l'impression que Smyrne était plus peuplée, mais il insiste sur le fait que cet accroissement s'est produit avec de vrais Grecs. Polémon aurait aussi favorisé l'avènement d'un gouvernement harmonieux, à l'abri des luttes que la cité avait connues auparavant (Philostr. *Vit. Soph.* 531). Alexandrie, on le sait par ailleurs, avait accueilli beaucoup de non-Grecs, en particulier des Egyptiens de la campagne que le pouvoir romain a eu beaucoup de peine à chasser de la cité. Elle a été sans cesse en proie à des luttes de factions extrêmement violentes¹³).

Quoi qu'il en soit, nos sources ne nous renseignent pas explicitement sur une rivalité entre Alexandrie et Naucratis, d'un genre similaire à celle qui a existé entre Ephèse et Smyrne. Dans le cas d'Ephèse et Smyrne, la rivalité ne se limitait pas à une position littéraire ou stylistique dans le débat opposant les tenants de l'atticisme aux asianistes. Comme on l'a vu, les deux cités, peu éloignées l'une de l'autre, on rivalisé afin d'obtenir des subventions de l'empereur pour des constructions de prestige. Dans le cas

13) Cf. en particulier P. Giss. 40, col. II, l. 16-29 = A.S. Hunt/C.C. Edgar, *Select Papyri II* (London/Cambridge, Mass. 1934), n° 215; A.K. Bowman, *Egypt after the Pharaohs* (London 1986), 209-218.

d'Alexandrie et de Naucratis, il est difficile de dire si les deux cités se sont opposées quant à leurs goûts littéraires. On sait toutefois qu'Alexandrie a toujours été le fief des grammairiens¹⁴). Il est possible que les sophistes issus de Naucratis aient méprisé les Alexandrins à cause de cette spécialité. Sur le plan politique aussi, la proximité géographique des deux cités pourrait avoir donné naissance à une certaine rivalité. Jusqu'en 130, Alexandrie et Naucratis, dans le Delta, partagent avec Ptolémaïs, en Haute Egypte, le privilège d'être les trois seules cités autonomes (πόλεις) d'Egypte. Dès 130, Antinoopolis, en Moyenne Egypte, viendra s'ajouter à ce groupe. Les Alexandrins, malgré leurs efforts pour obtenir de l'empereur Claude le droit de posséder un Conseil (βουλή), devront attendre les réformes de Septime Sévère pour voir leur vœu exaucé¹⁵). En revanche, Naucratis, de fondation beaucoup plus ancienne qu'Alexandrie, semble avoir joui du statut complet de cité grecque autonome, bien que l'on ne possède pas d'attestation certaine d'un Conseil pour cette cité. Lors de la fondation d'Antinoopolis, ce seront les lois de Naucratis qui serviront de base à la nouvelle cité, et non celles d'Alexandrie¹⁶). Naucratis était sans doute perçue comme plus proche du modèle original de la cité grecque que ne l'était Alexandrie¹⁷). On ne peut donc pas exclure une forme de rivalité politique entre les deux cités, l'une avançant son statut ancien, l'autre faisant état de l'importance de sa population.

Les lignes qui précèdent ont été consacrées à l'examen d'un *argumentum e silentio*. Il nous reste à examiner la question du P.Oxy. XVIII 2190, qui nous fournit, semble-t-il, un argument positif en faveur de la thèse du déclin d'Alexandrie. Au début de cette lettre, un étudiant dit à son père son soulagement car le père n'a apparem-

14) Cf. E.G. Turner, art. cit., 9. La distinction entre grammairien et sophiste n'est pas toujours évidente. Ainsi, Philostrate classe parmi les sophistes Pollux de Naucratis, lequel s'est signalé à l'attention des modernes par son *Onomasticon*, ouvrage d'érudition correspondant plutôt à ce que l'on attendrait d'un grammairien.

15) Cf. A.H.M. Jones, op. cit., 302-305; A.K. Bowman, op. cit., 211-212.

16) Cf. A.H.M. Jones, op. cit., 301-302; U. Wilcken/L. Mitteis, *Grundzüge und Chrestomathie der Papyruskunde*, I 2 (Leipzig/Berlin 1912), n° 27; M. Zahrnt, *Antinoopolis in Ägypten*, ANRW II 10.1 (1988), 669-706, en particulier 685-690.

17) Cf. C. Schneider, *Kulturgeschichte des Hellenismus I* (München 1967), 16 et 555-556.

ment pas trop mal pris le fait que son fils ait participé à des événements au théâtre. Nous ne savons pas précisément de quels événements il s'agit, mais le soulagement du fils laisse entendre qu'il a pris part à des activités peu recommandables, peut-être une émeute. Le père a dû en prendre connaissance par l'esclave accompagnant le fils à Alexandrie; cet esclave, la lettre nous le dit plus loin, est retourné auprès du père, sans doute pour lui faire rapport du comportement scandaleux de son fils. Le fils essaie de mettre en garde son père contre cet esclave, espérant ainsi saper le crédit que le père pourrait accorder aux accusations portées contre son fils. L'objet principal de la lettre touche aux recherches que le fils a menées pour trouver un maître convenable. Il se dit très déçu de ce qu'il a trouvé: les maîtres qu'il se proposait de prendre sont partis, et il ne reste que des déchets. C'est ici que se situe le passage crucial qui a été retenu par les savants cités au début du présent article. L'étudiant a demandé conseil à un certain Philoxène: μεταδόν|[τος δ' ἐμοῦ Φι]λοξένωι τὴν σὴν γνώμην, τὰ αὐτὰ μὲν |[ἐφρόνει, διὰ τα]ύτην μόνην τὴν τῶν σοφιστῶν ἀ/πρρ[ία]ν συμπαθεῖν τῇι π[ό]λει φάσκων. Le fils a ensuite rejeté les offres d'un maître, appelé Didymos, dont il dit que la formation est totalement insuffisante. Il insiste sur le fait que Didymos est descendu de la campagne "pour entrer en compétition avec les autres". Le fils cherche visiblement à diminuer la valeur de Didymos, en sous-entendant que l'argent investi dans la formation serait mieux employé avec un autre maître. Il insiste également sur le prix exorbitant de la formation. Toutefois, le fils se prétend prêt à faire appel à Didymos si le père le souhaite. Mais il a présenté la situation de manière tellement négative qu'il s'est assuré que le père n'entrera même pas en matière. Le fils envisage une autre solution de dernier recours: il pourrait essayer de se former en autodidacte, en écoutant les rhéteurs! Ensuite, il justifie son aspect négligé (qui a dû être signalé au père par l'esclave ou par une connaissance ayant vu le fils à Alexandrie) en alléguant le fait qu'il est démoralisé par l'insuccès de ses recherches. Il informe son père que l'esclave n'a pas rapporté autant d'argent que prévu, et propose même des moyens d'augmenter le rendement de l'esclave; habile façon de rappeler ses besoins financiers au père. Finalement, le fils évoque encore la venue prochaine d'un autre frère. Le cadet va aussi commencer ses

études à Alexandrie, et l'appartement qu'occupe le fils pour l'instant est trop exigü. Il faudra donc en trouver un plus grand. Il n'est pas difficile de comprendre l'allusion du fils à son père: il lui faut plus d'argent pour payer l'appartement plus grand. De façon générale, la situation qui se laisse deviner entre les lignes est celle d'un fils qui est descendu à la ville pour y suivre des études, mais qui s'est vite laissé débaucher. Il a dilapidé l'argent que son père lui avait remis, et son esclave est remonté faire son rapport au père. Pour se défendre, le fils évoque les difficultés qu'il rencontre, et exagère sans doute la gravité de la situation. On doit par conséquent compter sur une mauvaise foi certaine de la part du fils.

Contre l'interprétation traditionnelle, ce document nous fournit deux éléments qui parleraient plutôt en faveur d'une activité sophistique à Alexandrie. Tout d'abord, le document atteste la présence d'écoles de rhétorique. Le fils voulait suivre l'enseignement de maîtres à succès, mais ceux-ci ont quitté la cité, sans doute pour rejoindre les rangs des sophistes exerçant leur art dans les grands centres de la sophistique. De même que les Naucratises s'expatrient pour réussir dans leur art, de même les Alexandrins ont dû suivre le même chemin. A Alexandrie, la compétition règne aussi, puisque les sophistes des campagnes tentent leur chance dans la grande cité. Les moins doués ne quitteront jamais les métropoles de la province d'Égypte. Ceux qui rencontreront un certain succès pourront se produire à Alexandrie. C'est ce qui ressort du P.Oxy. XVIII 2190, où l'étudiant constate que Didymos est descendu de la campagne égyptienne à la ville, pour se frotter à la compétition. Inversement, une autre lettre privée (P.Oxy. VI 930, 3-11 = Sel. Pap. I 130) envoyée depuis la province fait état d'un maître (καθηγητής), nommé Diogène, dont on regrette l'absence, puisqu'il est descendu le Nil (καταπεπλευκέναι). Il s'agit d'une lettre d'une mère à son fils étudiant; la mère espérait pouvoir confier son fils aux bons soins de Diogène, mais ce dernier a manifestement dû se mettre en quête d'horizons plus vastes, et s'est sans doute rendu à Alexandrie pour y exercer son art. Finalement, les plus capables ne resteront même pas à Alexandrie, mais s'expatrieront à destination de l'Asie Mineure, d'Athènes ou de Rome¹⁸).

18) Cf. A.D. Macro, ANRW II 7.2 (1980), 693.

De toute évidence, on devrait faire la distinction entre, d'une part, le fait que des sophistes potentiels soient nés à Alexandrie, quitte à aller chercher fortune sous des cieux plus favorables, et, d'autre part, la présence d'une activité sophistique à Alexandrie, exercée en partie par des autochthones, mais aussi par des sophistes faisant d'Alexandrie une des étapes de leur tournée. L'immensité même de la population d'Alexandrie laisse supposer que des talents potentiels on dû naître de cette population¹⁹). La seconde sophistique a trouvé son terreau le plus favorable sur la côte d'Asie Mineure, à Athènes et à Rome, mais rien n'exclut à priori qu'une cité aussi peuplée qu'Alexandrie ait donné naissance à des sophistes, même s'ils ont dû s'expatrier comme les Naucratis. Il restait à nourrir ces talents, non seulement par une activité interne, pour laquelle, on l'a vu, nous avons des témoignages, mais aussi par des contacts avec l'extérieur. On sait par exemple que le sophiste Aelius Aristide est passé par l'Égypte, et qu'une statue lui a été dédiée²⁰). On pourrait argumenter qu'Aristide ne s'était pas rendu en Égypte pour y exercer son art oratoire, mais plutôt à cause de son engouement pour le mysticisme. Quoi qu'il en soit, la dédicace d'une statue marque l'intérêt que les Égyptiens, et en particulier les Alexandrins, éprouvaient pour l'art oratoire d'Aelius Aristide. Les sophistes doivent d'ailleurs trouver à cette époque des autorités bienveillantes à Alexandrie. En effet, Cassius Dion nous dit que le préfet d'Égypte Gaius Avidius Héliodoros a obtenu son poste ἐξ ἐμπειρίας ῥητορικῆς, "par sa compétence rhétorique" (*Epitome* 72, 22). Ce préfet avait lié des relations d'amitié avec Aristide, et ces relations datent sans doute du temps de la préfecture d'Héliodoros, entre 137 et 142²¹).

En conclusion, il est possible d'affirmer que l'apparent mystère provoqué par la disproportion entre sophistes naucratis et sophis-

19) Cf. D. Delia, *The Population of Roman Alexandria*, TAPA 118 (1988), 275-292, en particulier n. 2.

20) Cf. OGIS II 709; A. Boulanger, *Aelius Aristide et la sophistique dans la province d'Asie au II^{ème} siècle de notre ère* (Paris 1923), 123, n. 2; Philostr. *Vit. Soph.* 582.

21) Cf. P. Bureth, *Le préfet d'Égypte (30 av. J.-C.-297 ap. J.-C.): état présent de la documentation en 1973*, ANRW II 10.1 (Berlin/New York 1988), 472-502, en particulier 484-485; dans le même ouvrage, G. Bastianini, *Il prefetto d'Egitto (30 a. C.-297 d. C.): addenda (1973-1985)*, 503-517, en particulier 508; A. Boulanger, op. cit., 480-490.

tes alexandrins n'est sans doute que l'effet d'un mirage. Notre connaissance de la seconde sophistique passe avant tout par le miroir déformant de Philostrate, et ce dernier adopte des partis pris, en particulier en ce qui concerne les personnes qu'il a fréquentés et admirées. Le P.Oxy. XVIII 2190 ne peut pas être considéré comme un témoignage fiable d'un manque de sophistes à Alexandrie, puisqu'il est rédigé sous l'empire de la mauvaise foi évidente de l'expéditeur. En revanche, ce document nous atteste bel et bien l'existence d'une activité sophistique à Alexandrie, certes de second plan, mais probablement similaire à celle qui prévalait à Naucratis.

2000 NEUCHÂTEL (Suisse),
Université de Neuchâtel, Espace Louis-Agassiz 1